



« Un film brûlant et poignant »

Télérama

« Un film plastiquement superbe,
en grande partie grâce à la remarquable
photographie en noir et blanc
de Bruce Surtees »

DVDCLASSIK

« Un grand film sur le pouvoir subversif
du langage »

CRITIKAT

REPRISE

La croisade du pionnier du stand-up, Lenny Bruce, pour sa liberté de parole. Un Bob Fosse ardent qui résonne avec l'actualité.

Cinq ans avant de remporter la Palme d'or avec *All That Jazz*, en 1980, **Bob Fosse** était venu au Festival de Cannes présenter **Lenny**, un film quelque peu sorti des mémoires, mais dont l'actualité n'a pourtant jamais semblé aussi grande. En racontant l'avènement et la chute du comique Lenny Bruce (1925-1966), le réalisateur américain ravivait une situation explosive mêlant spectacle, provocation et censure. Accusé d'obscénité, jugé et condamné après avoir été porté aux nues par un public qui découvrit avec lui les joies du stand-up, dont il est considéré comme le principal inventeur, Lenny Bruce mourut d'une overdose. Mais aussi de ne pas avoir été sauvé par le fameux premier



amendement de la Constitution des États-Unis qui, espérait-il, allait garantir sa liberté de parole. En vain, comme, récemment, pour le présentateur Jimmy Kimmel, limogé après ses commentaires politiques trop critiques dans son show télévisé, puis finalement réintégré. Pour sauver l'Audimat, davantage que la démocratie...

C'est le bras de fer d'un homme avec les États-Unis que raconte

Lenny Bruce (Dustin Hoffman, parfait) en guerre contre son pays, les États-Unis.

Bob Fosse dans son film, auquel il donne la forme d'une enquête journalistique sérieuse, tendue et empreinte d'une gravité que souligne l'image en noir et blanc superbement dramatique. Lenny, interprété par un Dustin Hoffman très inspiré, devient sous nos yeux une figure tragique. Parce qu'il rejette l'humour conventionnel, vieillot et artificiel de son époque, l'amuseur va apporter sur scène des sujets nouveaux, puisés dans la vraie vie : le couple, l'amour et le sexe, la société, les tabous, l'hypocrisie, le racisme, la politique... Avec le rire pour lutter contre le mensonge, Lenny Bruce fait de la vérité sa croisade, tout en perdant pied dans sa vie, où sa compagne (jouée par Valerie Perrine, Prix d'interprétation à Cannes) se débat avec plusieurs sortes d'addictions, notamment la drogue. Un film brûlant et poignant sur un échec fertile, qui ouvre la voie à plusieurs générations de comiques audacieux et, le plus souvent, libres. ► **Frédéric Strauss**
| En salles.

DVD CLASSIK



Analyse et critique

Disparu en 1987 à l'âge de 60 ans, Bob Fosse est essentiellement connu pour sa carrière de chorégraphe à Broadway ; fortement influencé par Jerome Robbins, il a contribué à incorporer un large éventail d'influences dans l'univers très cloisonné de la comédie musicale. Mais il n'a jamais perdu de vue le cinéma, media qu'il avait commencé à pratiquer en travaillant, sans être crédité, sur la chorégraphie de **Kiss Me Kate**. Il n'a réalisé qu'une poignée de films, cinq en tout, mais qui construisent une véritable œuvre de cinéaste, riche et cohérente, basée sur les personnages jusqu'au-boutistes aux destins tragiques. L'histoire du stand-up comédien Lenny Bruce ne pouvait dès lors que le passionner. Entre ses deux sommets, **Cabaret** et **Que le spectacle commence**, il réalise donc ce **Lenny** : comique provocateur à l'origine de nombreux scandales, plusieurs fois arrêté pour "obscénité" et objet de toutes les attentions du FBI, Lenny Bruce a à tout jamais changé le visage de l'humour américain, ouvrant la voie à une nouvelle génération, plus mordante, plus crue, n'hésitant pas à aborder de front tous les sujets qui fâchent : sexe, racisme... Il décèdera des suites d'une overdose à 41 ans.



Bob Fosse choisit de s'éloigner de la biographie filmée traditionnelle - un genre trop souvent susceptible de tomber dans l'hagiographie pompière - pour nous offrir un film étonnant, qui emprunte aux techniques du documentaire - le film est rythmé par les interventions face caméra des acteurs campant l'entourage de Lenny Bruce. Bob Fosse n'évite pas les zones d'ombre du personnage, dont sa dépendance à la drogue, mais les montre comme une conséquence de la pression qu'il subissait : de fait, sa mort a des allures de crucifixion, et Bruce est clairement montré comme un martyr de la liberté d'expression, victime des coups répétés des bien-pensants. **Lenny** est un film plastiquement superbe, en grande partie grâce à la remarquable photographie en noir et blanc de Bruce Surtees - collaborateur régulier de Clint Eastwood jusqu'à *Pale Rider*, il a également travaillé avec John Milius et Arthur Penn.



Mais **Lenny**, c'est avant tout l'une des plus belles performances de Dustin Hoffman : le comédien ne cherche pourtant pas à imiter son modèle à tout prix, même s'il s'est inspiré de documents rares - cherchez des vidéos de Lenny Bruce, vous pourrez constater que son jeu était plus nerveux que celui de Hoffman -, mais il livre une interprétation intense, toute en intériorité. À l'opposé de

l'exubérance de **Cabaret** ou **Que le spectacle commence**, il s'agit d'un film intimiste, s'intéressant plus à son anti-héros qu'au contexte de son œuvre - un film comme *Man on the Moon* de Milos Forman se penchera bien plus sur le sujet. Si l'on garde ces partis pris en tête, on ne pourra qu'apprécier ce film remarquable.

Par ***Franck Suzanne***

Critikat

Le pouvoir des mots, la beauté des images

par Sébastien Chapuys

Coincé entre un **Cabaret** aux huit oscars et la Palme d'or cannoise de **Que le spectacle commence**, Lenny fait figure de maillon méconnu dans la filmographie d'un cinéaste plus célèbre pour ses flamboyantes comédies musicales que pour cette biographie filmée. Sa ressortie en salles est l'occasion de redécouvrir une œuvre formellement fascinante, dont le discours sur la fonction sociale et politique des artistes, fussent-ils de *show business*, reste toujours, et plus que jamais, d'actualité.

Jusqu'à sa mort d'une overdose en 1966, l'humoriste Lenny Bruce fit rire et scandalisa l'Amérique tout entière par la virulence de ses sketches, mais aussi par la crudité de son langage qui lui valut d'être à de nombreuses reprises condamné pour « obscénité » par la justice de son pays. Quelques années plus tard, un journaliste rencontre ses proches – son épouse, sa mère, son agent – et enregistre leurs confidences.

L'argument de *Lenny* emprunte à **Citizen Kane**, mais l'hommage transparent au chef-d'œuvre d'Orson Welles n'a rien de gratuit : l'alternance de séances d'entretiens, d'extraits de spectacles et de flash-backs sur la vie d'un personnage hors normes met ainsi en lumière l'évolution foudroyante de la société américaine, qui adore après 1968 ce qu'elle brûlait quelques années plus tôt. Cette construction permet également de recourir à un montage à la fois limpide et très savant, caractéristique du meilleur cinéma américain des années 1970 : chaque nouvelle séquence est habilement reliée à la précédente, qu'elle vient illustrer, contredire ou commenter ironiquement. *Lenny* a beau s'inspirer d'une pièce de Julian Barry, ses

origines théâtrales se devinent difficilement dans cette architecture purement cinématographique.

Le film est également servi par l'interprétation de ses deux acteurs principaux. Dustin Hoffman, dont la médiocre qualité des prestations de ces dernières années a fait oublier qu'il pouvait être grand, trouve ici l'un de ses meilleurs rôles. Frémissante et intense, Valerie Perrine est encore plus impressionnante : deux ans après **Abattoir 5** qui tirait déjà parti de sa troublante ingénuité, l'ancienne *playmate* fut récompensée d'un prix d'interprétation mérité à Cannes pour sa prestation dans *Lenny*. Hélas, elle n'obtint plus par la suite d'autres rôles à la mesure de son talent.

Tourné dans un noir et blanc d'une grande beauté, *Lenny* fait partie de ces quelques œuvres qu'il est impossible d'imaginer en couleurs. Il y a peu de plans d'ensemble, la caméra de Bob Fosse leur préférant des gros plans chargés d'une émotion brute : vagabondant dans l'audience des spectacles de Bruce ou dans la faune d'artistes et de marginaux qui entoure l'humoriste, elle y traque un regard de fatigue alcoolisée, une mâchoire serrée dans un rictus de désapprobation, un sourire crispé par la gêne ou des traits illuminés par un rire franc. La finesse de l'image sert merveilleusement cette attention portée aux visages : rarement le grain de la peau n'aura été aussi bien rendu, et ce dès le premier plan du film, mémorable dans sa frontalité dépouillée de tout artifice. Avec *Lenny*, Fosse prouvait qu'il n'était pas qu'un chorégraphe surdoué, et que la sophistication de sa réalisation pouvait servir d'autres genres que celui de la comédie musicale.

La première moitié du film est globalement consacrée à la vie privée de Bruce, qu'il montre comme un individu aimablement immature et irresponsable, ce qui contraste avec la pertinence et la causticité de ses spectacles – tandis que la seconde moitié atteint une dimension tragique, voire épique, en se concentrant sur l'ascension et la chute de l'humoriste. Fosse évite cependant le principal piège du *biopic* : l'hagiographie lénifiante. Égoïste, coureur, drogué, autodestructeur, pétri de contradictions (certes assumées) – dont la moindre n'est pas qu'il profite sans vergogne d'un système

qu'il vomit par ailleurs –, Bruce n'est pas présenté sous un jour très flatteur. La figure de cet artiste, considéré comme l'inventeur du *stand up*, et aussi incompris de son vivant qu'il est aujourd'hui révééré, est rendue d'autant plus passionnante.

Lenny Bruce connut le triste destin des précurseurs, et fut la victime d'une dramatique incompréhension, que le film souligne subtilement : le public rit ou le condamne pour ses insanités, mais semble passer à côté de son message social et politique.

Antiségrégationniste, farouche opposant de la guerre du Vietnam, ennemi déclaré de l'ordre moral, Lenny Bruce avait autre chose à dire que « bite » et « nichons »... D'abord avec un humour ravageur, puis sur un mode de plus en plus pathétique au fur et à mesure que la justice et la police s'acharnent sur lui, il prêche contre la censure et l'autocensure, qui chargent le langage d'une violence qu'il entend mettre en lumière et désamorcer. Encore trop corsetée par le racisme et la pudibonderie, la société américaine n'était pas prête à entendre ces vérités – Bruce, trublion qui à son corps défendant se retrouva investi d'une mission trop grande pour lui, en fit les frais. Sans sombrer dans la métaphore christique qu'appelle pourtant le dernier plan du film, Bob Fosse révèle la dimension de victime expiatoire de son personnage.

Lenny pourra paraître daté : ses nombreuses références à la vie politique et culturelle de l'Amérique des années 1960 sembleront assez obscures pour le spectateur d'aujourd'hui. Pourtant, outre qu'il n'a rien perdu de sa puissance formelle, ce grand film sur le pouvoir subversif du langage éveille de curieux échos dans la France d'aujourd'hui...



Dustin Hoffman,
un Lenny Bruce
en transe. METRO-
GOLDWYN-MAYER

Ciné/ «Lenny», farces et attaques

A travers l'histoire houleuse de l'inventeur du stand-up américain, le biopic de Bob Fosse charge la liberté d'expression étriquée des sixties.

La clé d'un biopic tel qu'il s'en produit désormais à la pelle (*Moi qui t'aimais* sur le couple Montand-Signoret, *Filip* sur le leader des 2Be3) consiste souvent à révéler la part maudite derrière la success-story, les fêlures ou la monstruosité qui dans l'ombre parraient ces destinées promises à la lumière, jouant en somme du contraste entre vies publique et privée, feux de la rampe et secrets d'alcôve. Mais en s'attelant à la figure de Lenny Bruce, inventeur génial du stand-up américain, dont le verbe cru, injurieux et cathartique piochait déjà allègrement dans ses obsessions et confessions intimes pour mettre à nu les refoûlés de l'Amérique en crise des sixties, *Lenny* (1974) de Bob Fosse enrayait d'emblée cette formule. Ici pas de sale petit secret à débusquer qu'on ne connaisse déjà (sexe, drogue, problèmes judiciaires), sinon celui, de polichinelle, qu'il n'avait cessé de marteler sur scène : si monstre il y a, c'est cette

société, malade de ses tabous, de son puritanisme, de son hypocrisie, de son racisme. A partir de là, le cinéaste déploie un grand film sur la parole comme arme de sédition massive et sur le rire acide comme acte de résistance et de contestation.

Amphet. Tout juste auréolé du succès de *Cabaret* et avant son chef-d'œuvre *All That Jazz* – autoportrait désenchanté d'un forçat des planches sous amphet, dont le jusqu'au-boutisme obsessionnel annonçait déjà *Lenny* dans son bras de fer l'opposant à la bienséance, quitte à s'épuiser et se perdre –, Fosse construit un dispositif empruntant les codes d'un faux documentaire (reconstitutions, fragments de shows et d'archives, entretiens posthumes avec ses proches). Dans un noir et blanc granuleux, somptueusement photographié par Bruce Surtees (le chef op d'Eastwood), nous est livrée par éclats et dans le désordre la vie du stand-up-

peur (génialement incarné par un Dustin Hoffman en transe), petit Juif de Long Island devenu une icône de la contre-culture, traqué par la censure, le FBI, les condamnations à répétition pour obscénité – en réalité il s'agissait surtout de l'empêcher de dire des vérités qui dérangent.

Sacrificielle. On passe des débuts laborieux dans les boîtes de strip-tease, où il rencontre son épouse Honey (magnifique Valerie Perrine), aux salles pleines à craquer où, politique, religion, sexualité, racisme, ségrégation, rien n'échappait à ses saillies déchaînées et à son débit de mitraillette. Un théâtre de la cruauté dont le contrechamp s'incarne dans les séquences de procès. Des clubs enfumés aux salles d'audience, tout est espace de représentation, nous dit Bob Fosse. Le tribunal se fait l'envers de la scène, une autre forme de spectacle, judiciaire cette fois, également centré sur la parole, mais une parole corsetée, un rituel de décence et d'hypocrisie où chaque mot décortiqué est mis à l'index.

Fosse accentue cette homologie par la mise en scène, mêmes décors minimalistes, mêmes cadres serrés sur les visages. Sorti dans l'Amérique post-Watergate, *Lenny* livre un constat implacable sur la liberté d'expression, ses limites et sa marchandisation. Après la mort par overdose du comique, figure sacrificielle, cadrée comme le gisant d'un martyr, son agent négociera les droits d'un documentaire. La société du divertissement est en marche et le scandale en est la forme la plus rentable. Tout discours, même subversif, finira toujours peu ou prou par être récupéré.

NATHALIE DRAY

LENNY (1974) de BOB FOSSE avec Dustin Hoffman, Valerie Perrine...
1h51. En salles en version restaurée.

Libération